Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 49

Artikel: Lè suitès d'on coup dè détrau
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

née à former l'avant-garde, partait de Thonon et d'Evian pour débarquer le jour même à Ouchy. A cette nouvelle, les troupes bernoises suspendirent leur marche agressive contre le Pays-de-Vaud, et l'Assemblée provisoire, réunie à Lausanne, vit dans les deux journées du 27 et du 28 janvier accourir les députés de cent trente-six villages qui venaient concourir à l'organisation d'un nouveau gouvernement.

Une lettre de Druey.

On nous écrit de Lausanne :

« Tout en entretenant dans nos populations vaudoises une gaieté de bon aloi, votre excellent journal ne craint pas, à l'occasion, d'accepter des communications revêtant un caractère sérieux, et il le fait d'autant plus facilement si elles jettent quelques clartés sur l'une des figures de notre très modeste histoire.

Voici à ce sujet le fragment d'une lettre inédite d'Henri Druey à un de ses amis de Payerne, que quelques-uns de vos lecteurs ont sans doute connu. Cette lettre, datée du 16 mai 1852, prouvera à notre époque railleuse et sceptique, que l'on peut, en politique, être progressiste, tout en demeurant chrétien :

... La religion est un souverain remède, la prière un baume qui cicatrise les plaies du cœur. La religion que je vous conseille n'est ni le jésuitisme, ni le méthodisme, ni le mysticisme, ni le rationalisme qui ergote et va chercher midi à quatorze heures, mais la bonne grosse religion chrétienne, la religion du cœur. La prière, qui consiste non pas tant à faire des demandes égoïstes à Dieu qu'à élever nos âmes vers Lui, rafraîchit et fortifie l'âme, éclaire et élève l'esprit, comme la respiration de l'air pur du matin purifie le sang et renouvelle la vie.

Que le spectacle du mal, dans le monde moral, aussi bien que dans le monde physique, ne vous décourage pas et ne vous fasse ni murmurer, ni accuser Dieu d'injustice. Le mal est une conséquence inévitable de l'imperfection des choses qui, en sortant de Dieu, par la création, ont fait une grande chute; l'homme ne peut se relever de cette chute et de la misère qui en est la compagne, misère morale et misère physique, qu'en surmontant le mal par le bien et en s'unissant de nouveau à Dieu.

La souffrance matérielle et morale est indispensable à l'homme pour l'éprouver, le cultiver, amollir son cœur, éclairer, et étendre son esprit, le rendre meilleur, l'exercer au dévouement, à la charité, car l'homme qui n'a pas souffert est ignorant, dur, égoïste, orgueilleux, méchant.

Le bonheur ne consiste donc pas dans la richesse, les jouissances, les honneurs, ni le malheur dans la pauvreté, les pri-

ventions, l'obscurité; mais ce sont là des états par où l'homme doit passer, l'un d'une manière, l'autre de l'autre, pour son éducation, pour s'améliorer, pour atteindre enfin un véritable bonheur qui est le *contentement d'esprit*. Or, on peut être content dans la pauvreté comme dans la richesse, dans l'élévation comme dans une position inférieure.

Chacun a des souffrances, tout aussi bien que des jouissances; chacun ses plaisirs, aussi bien que ses douleurs, et l'on trouve toujours quelqu'un de plus malheureux que soi. — Le bien et le mal avec leurs variétés innombrables, rentrent donc dans le grand plan de la Providence, pour le développement, le progrès et le bien de l'humanité.

Et après avoir parlé de la mission du Christ sur la terre, Druey termine en ces termes :

Oh! mon ami, éprenez-vous d'amour pour Jésus-Christ, que votre cœur s'embrace pour le Sauveur des hommes! Cette passion éteindra toutes les autres. Priez, vous dis-je, essayez du moins, et vous trouverez la consolation et le repos.

Croyez-moi, je vous parle par expérience et je ne suis certes pas un cogot, vous savez que je veux votre bien.

Votre dévoué,

H. DRUEY, Conseiller fédéral.

La baleine est-elle un poisson ?

Le mois de novembre est l'époque où l'on trouve assez fréquemment des baleines échouées sur le rivage des mers. Tout récemment, un de ces cétacés a été rejeté vivant sur la plage près de Montalivet, dans le Médoc. Les douaniers qui le virent, le soir, le prirent pour un bateau de pêche en détresse. C'était une baleine femelle, mesurant quatorze mètres de long. Elle était couchée sur le dos, le long du rivage.

M. Bellon, de Cannes, qui possède un yacht, avec lequel il voyage en Méditerranée, raconte qu'en revenant de Palma et se dirigeant vers Toulon, il a vu trois grosses baleines qui ont passé, dans la matinée, à une centaine de mètres du bord. La plus grande pouvait avoir quinze à vingt mètres de long. Elles suivirent le bateau qui, en sa qualité de voilier, ne les effrayait pas et jouaient tout autour sans crainte. Ces énormes bêtes sont aussi douces qu'elles sont grosses, et rien n'est amusant comme de voir une mère baleine avec son baleineau qui, dès sa naissance, nage, tourne autour de sa mère; celle-ci le carresse avec ses nageoires et se met sur le flanc pour lui donner le sein.

Une baleine qui allaite son petit, cela étonnera quelques personnes qui croient que la baleine est un poisson, car il n'est pas rare d'entendre dire que la baleine est le plus grand de tous les poissons. Elle n'a avec les

poissons qu'une ressemblance éloignée dans la forme et cela se comprend, puisqu'elle vit dans le même milieu. Il est bon toutefois d'observer que le poisson vit dans l'eau, tandis que la baleine vit sur l'eau. La baleine est un mammifère comme nous. Elle respire l'air directement et non, comme les poissons, l'air dissout dans l'eau: elle a le sang chaud; elle fait des petits vivants et non des œufs. Même extérieurement elle diffère du poisson, car sa peau n'est pas recouverte d'écailles et sa queue est horizontale, tandis que chez le plus grand nombre des poissons elle est verticale.

Un autre préjugé qui a cours, c'est que la baleine lance des jets d'eau qui retombent en cascade, tandis qu'elle rejette de l'air humide et chaud comme celui que nous rejetons nous-mêmes et qui forme la buée qu'on voit autour de la bouche en hiver. A cette buée que la baleine lance par ses évents, peut se trouver mêlée une certaine quantité d'eau. A la hauteur de trois mètres environ, le jet s'arrête, reste un instant suspendu comme un double nuage dont l'aspect rappelle les éclats azurés et miroitants de la nacre.

La baleine n'ayant pas de dents, ne saurait manger de gros animaux qu'il lui faudrait mâcher. Elle se nourrit de tout petits crustacés ou de mollusques qu'elle avale sans les goûter. Lorsque l'animal ouvre la bouche pour aspirer sa proie, les petits animaux y sont précipités avec la masse d'eau qui les contient, la baleine ferme alors la bouche, et l'eau tamisée à travers les fanons, — lames cornées qui garnissent les côtés du palais, au nombre de sept à huit cents de chaque côté, — est rejetée au dehors, tandis que les petits animaux sont retenus.

Dans cette immense bouche grande ouverte, un homme peut se promener comme dans un appartement, et si, par mégarde, une baleine en avalait un, il se noierait dans l'eau avalée du même coup, et ne pourrait sortir de là ni en franchissant le gosier, beaucoup trop petit, ni en sortant par la bouche fermée par les fanons, contre lesquels il se heurterait comme aux barreaux d'une grille.

Lè suitès d'on coup dè détrau.

Lo dzo qu'on a lèvà la màison nàova à Dàvi à Rosset, l'ein arrevà dè iena à fràrè à Dàvi que s'aidivè perquie, et qu'arai bin pu lài fèrè passà lo goût dâo pan. Ao momeint iò vegnont dè posà la fréta, on ovrâi cherpen-tier, ein vollièint montâ à cambeïon

dessus, po pliantà lo boquiet, laissè tchâdrè sa détrau, qu'arrevè avau, lo tailleint lo premi, et que vint riblià la frimousse à Janôt, lo frâre à Dâvi. Dou pouces pe à gautse, et lo pourro dianstro avâi bo et bin la teta bigornâie, feindiâ pè lo mâitein ! Mâ l'eut tot parâi onco prâo mau, kâ la détrau, ein lâi riblieint la potta, lâi sabrà lo naz et lâi alla copâ lo gros artet dâo pi drâi quand bin l'avâi portant dâi solâ à forte eimpeigne ; mâ la détrau avâi étâ molâie lo dzo devant.

Ma fâi lo pourro Janôt s'ein ve quie de 'na tota rude. Lo faille eimportâ ein trâi brequès et fêrè veni lo mâidzo po lo rabistoquâ. Lo mâidzo ne put veni què tandi lo né, et lâi rallièttâ dâo mî que put lo naz et lo gros artet. L'einvortolliâ tot cein dè pattès, et dit que lè failliâi laissi on part dè dzo sein lè détatsi, po que la tsai aussè lo teimps dè repreindrè, et qu'on iadzo bin rappédzi cein voliâvè éirè asse solido què devant, et qu'on ne lâi voliâvè pas vairè la pe petita couterè.

L'est cein qu'on fe ; et quand lè brequès eurent bin reprâi, on doutâ lè pattès ; mâ dâo diablo s'on put recognâitrè la frimousse à Janôt ! Lo mâidzo n'avâi-te pas vu prâo bé, à bin étâi-te on bocon eimbrellicoquâ quand répétassâ cé pourro Janôt ? n'ein sé rein ; mâ tantiâ que s'étâi trompâ et que lâi avâi rallièttâ lo gros artet à la pliace dâo naz, et lo bet dâo pifre à pi ; que vo pâodè peinsâ quinna façon cein avâi. Janôt avâi tant souffâi, que ne sè tsaillessâi pas dè recoumeinci onco on iadzo, po re-tsandzi lo commerce, et sè fotâi pas mau d'avâi on fau artet et on naz biscornu, kâ y'ein a tant que ne sont pas bio ; mâ y'a portant oquiè que l'a rudo imbètà du adon et que vo ne dévenériâ jamé se ne lo vo desè pas : c'est que lo pourro diablo est d'obedzi dè traîrè son solâ ti lè iadzo que sè vâo motsi.

LE CURÉ DE LORMETTE

Lormette est un tout petit village sur le plateau de la montagne, et je ne sais rien de charmant et de poétique comme ce coin ignoré, perché tout là-haut, entre la verdure des plantes et le bleu du ciel, qui semble si loin du monde, et dans lequel cependant s'agitent, comme au milieu des grandes villes, les passions inhérentes à la nature humaine.

D'en bas, c'est à peine si on l'aperçoit ; d'en haut, on ne le voit guère non plus, car il est enfoui dans les branches, mais le clocheton élané de son église, le révèle aux regards.

Malgré ce clocheton surmonté d'une croix de fer finement ciselée, elle est humble comme tout, l'église de Lormette : grande comme rien, juste de quoi con-

tenir les deux cents paroissiens qui, chaque dimanche, vont assister aux offices et écouter le sermon de M. le curé.

Encore seraient-ils passablement serrés et mal à l'aise s'il n'en manquait toujours quelques-uns, malgré les sages conseils et les recommandations réitérées de ce bon curé, que tout le monde aime, respecte et vénère presque à l'égal d'un saint.

L'abbé François Ferlet est un grand vieillard, maigre, sec, aux cheveux blancs comme neige, dont les yeux éclairent encore d'un pur rayon le visage ridé, et dont le sourire semble parfois si triste, si triste, que, malgré soi, on se sent le cœur serré.

Voici près de trente ans, que ce même sourire paraît stéréotypé sur sa bouche, et tout le monde pense qu'il n'a pas pu se consoler de la mort de sa mère et de son frère, qu'il aimait tant tous deux.

Sans doute, sa tristesse vient de là, mais ses cheveux sont devenus blancs subitement, du jour au lendemain, et il y a là une cause que personne ne soupçonne.

Lorsque l'abbé François, comme on l'appelle communément, vint s'installer à Lormette, il amena avec lui sa mère, une bonne paysanne, et son frère Claude, un adolescent blond qui venait, à cette époque, de terminer ses études au collège de Salmons, la ville voisine.

Claude avait dix-huit ans à peine lorsque lui atteignait sa trente-troisième année, et il aimait cet enfant passionnément, avec une tendresse quasi aussi attentive et aussi indulgente que celle d'un père.

On remarqua de suite à Lormette cette affection, que le jeune garçon lui rendait bien d'ailleurs et, comme dans les petits endroits on est vite au courant des affaires de l'un et de l'autre, un mois n'était point écoulé qu'on savait déjà les sacrifices faits par l'aîné pour donner à son frère une bonne et solide instruction.

D'ailleurs, la maman aimait à bavarder, et de quoi aurait-elle parlé ?

Elle était si fière de ses fils qu'elle racontait, à qui voulait l'entendre, les mérites de l'abbé et les triomphes du collégien remportant chaque année les meilleurs places, et dont son frère voulait faire un médecin.

Effectivement, c'est à peine si Claude, reçu bachelier, passa trois semaines à Lormette.

Il partit à Paris dès les premiers jours clairs de mars, et l'on ne s'occupait plus guère de lui, si ce n'était pour demander, de temps à autre, de ses nouvelles à la maman, et quelquefois aussi à l'abbé, ce qui lui faisait toujours plaisir.

— C'est un digne homme, disaient les gens du pays ; il n'est point du tout fier, et il cause avec nous comme avec des amis.

Il savait vraiment se faire bien venir et aimer, parlant aux paysans la langue qu'ils comprenaient, s'intéressant à leurs terres, à leurs moissons, à leurs récoltes, à tout ce qui les touchait, s'approchant d'eux la main tendue, et le sourire aux lèvres (un autre sourire que celui d'aujourd'hui) !

Même il lui arriva, c'est la vérité, je

vous l'assure, d'aider un de ses paroissiens pauvre à labourer son coin de terre, prouvant bien ainsi que, fils de paysans, il aimait toujours cette race vaillante et forte dont il était sorti et au milieu de laquelle il vivait tranquille.

Tous les villageois n'assistaient pas aux offices le dimanche, je dois l'avouer ; mais tous l'estimaient profondément et l'entouraient d'une sympathie dont ils lui donnaient journellement des preuves.

Tous... hormis un seul, jeune gars de vingt à vingt-deux ans, solide et bien taillé, dont les yeux bruns, enfoncés sous l'arcade sourcilière, n'accusaient rien de bon, non seulement vis-à-vis de l'abbé, mais encore de ses concitoyens, quels qu'ils fussent.

Celui-là ne lui parlait jamais, sifflait quand il le rencontrait, et détournait la tête pour ne pas le saluer.

On le disait méchant, querelleur, sournois, et il n'avait point d'amis dans le village.

Claude resta trois ans à Paris sans retourner à Lormette.

De la capitale, comme on dit encore là-bas, à ce petit coin perdu dans les Alpes savoyardes, le voyage était long, trop coûteux pour que l'abbé pût lui envoyer l'argent nécessaire au retour à l'époque annuelle des vacances.

Ce pauvre abbé ! Il eût été si heureux cependant de revoir et d'embrasser le gamin, comme il s'obstinait à l'appeler, et de donner cette immense joie à la maman ! Mais il fallait, bon gré mal gré, économiser et se contenter de penser au cher absent.

Que de rêves il faisait pour lui qui, sans doute, se réaliseraient ; car le jeune homme, secondé par une rare énergie, continuait à Paris sa vie laborieuse et, malgré ses vingt ans, épris de grand air et de liberté, luttait vaillamment, armé d'un travail opiniâtre contre les tentations auxquelles tant d'autres succombaient.

Oui, certes, Claude réussirait ! Ses maîtres l'affirmaient et le citaient à ses condisciples ; il l'écrivait à son frère avec orgueil, et jusqu'à son arrivée, pendant ces trois longues années d'absence, ces bien-aimées lettres soutinrent et consolèrent ceux dont il était séparé.

Enfin, il vint se reconforter et reconforter les siens en même temps. Maintenant ils l'avaient là près d'eux, et ils oubliaient le chagrin passé pour ne songer qu'à l'aimer et à le dorloter.

(A suivre)

Amis gymnastes. — Nous rappelons la soirée annuelle de cette société, qui a lieu ce soir au Casino-Théâtre avec le concours de l'Orchestre de la Ville. Le programme très varié, en ce qui concerne les exercices gymnastiques, contient en outre deux gracieux ballets qui auront sans doute un brillant succès : le *Ballet Chinois* (16 danseurs), et le *Ballet des Pêcheurs Napolitains* exécuté par 24 danseurs et danseuses. — Il y a là